En voiture, la vitesse émousse les surprises, mais il y a bien longtemps que je n'ai plus la force de découvrir à pied les cinquante kilomètres qui séparent Poindimié de Tendo. Le sifflement du vent sur la carrosserie, le ronronnement de la mécanique, effacent les cris des roussettes perchées au sommet des niaoulis. Je ferme les yeux pour me souvenir que là, juste après l'alignement des pins colonnaires, il fallait quitter la piste de latérite, s'enfoncer dans la forêt et suivre les chemins coutumiers. Les anciens nous avaient appris à nous recueillir près d'un banian centenaire dont les racines aériennes formaient une sorte de passage voûté voué à la mort. On repartait. Le sentier se courbait.
Sur le flanc de la colline, et il arrivait un moment où le sommet de la tête franchissait la crête. On retenait son pas, sa respiration. En une fraction de seconde, le monde changeait de visage. La terre rouge, le vert sombre du feuillage, l'habillage argenté des branchages disparaissaient, effacés par la saturation de tous les bleus de la création. On clignait des yeux pour discerner, au loin, la ligne qui mariait mer et ciel. En vain. Tout ici était aussi transparent que le regard. On s'habitait peu à peu à la vibration de l'air.

L'écume traçait la ligne ondulante de la barrière de corail, et au large le sable trop blanc rayonnait autour des îlots.

L'écart que fait Caroz, pour éviter une fondrière, m'arrache à ma rêverie.
— Excuse-moi, je l'ai vue au dernier moment. Je t'ai réveillé?
— Non, je contemplais la baie de Hienghène… On n'arrive pas à y croire tellement c'est beau…
Caroz se met à rire. Il lâche le volant d'une main pour me taper sur l'épaule.
— Tu as raison, Gocéné ! C'est tellement beau comme paysage qu'on l'apprécie encore davantage les yeux fermés…
— Tu ferais mieux de regarder devant toi, au lieu de raconter n'importe quoi…
Cent mètres plus bas, deux cocotiers abattus coupent la piste. Caroz redevient sérieux. Il ralentit en freinant par à-coups.
— Tu savais qu'il y avait des barrages dans le secteur? J'ai écouté la radio avant de partir, ils n'en ont pas parlé.
— Non… Mais il fallait s'attendre que ça gagne du terrain… Tout le nord de la Grande-Terre est isolé du monde depuis des semaines, et il ne se passe rien. Personne ne veut discuter. Dans ce pays, la révolte c'est comme un feu de broussaille… Il faut l'éteindre au début. Après…

On distinguait maintenant la fourgonnette bâchée, une japonaise, dissimulée par un rideau de larges feuilles de bananier. Deux jeunes hommes vêtus de jeans, de tee-shirts bariolés, le visage encadré par la lourde coiffe rasta, se tenaient embusqués derrière la cabine du véhicule, leurs armes braquées dans notre direction.

L'emblème de la Kanaky flotte au-dessus de leurs têtes, accroché à l'une des pointes d'une fougère arborescente. Malgré moi, je me mets à parler à voix basse.

— Surtout, ne va pas droit sur eux… On ne sait jamais, ce sont des mômes… Prends légèrement vers la droite, et arrête-toi près du rocher en laissant le moteur tourner, je vais aller leur parler…

Ils comprennent ce que nous allons faire. L'un des occupants du barrage escalade les troncs de cocotiers couchés et se précipite au-devant de notre voiture en brandissant son fusil. Je passe la tête par la fenêtre pour comprendre ce qu'il hurle.

— Demi-tour ! Demi-tour ! On ne passe pas !

Caroz immobilise la Nissan à sa hauteur.

— Je dois aller dans la montagne. J’accompagne le vieux Gocéné jusqu’à la tribu de Tendo, et ensuite je retourne sur Poindimié… C’est à côté…

Je ne vois pas la tête de l’insurgé, seulement celle de Bob Marley en sérigraphie, sur le maillot.

— Tu n’as pas compris, grand-père ? Tout est bloqué. Rebrousse chemin pendant qu’il est encore temps. Ce soir, il y aura des barrages sur toutes les pistes. Depuis Poum jusqu’aux portes de Nouméa ! Je veux dire à Caroz qu'il ne faut pas insister, mais il ne m'en laisse pas le temps. Il se fait implorant.

— On est presque arrivés… Il reste à peine vingt kilomètres…

La crosse du fusil heurte la tôle du capot.

— Demi-tour ! Tu as compris ? On ne discute pas. Demi-tour !

J'ouvre la portière et pose un pied à terre alors qu'il enclenche la marche arrière en faisant hurler la boîte de vitesses.

— Il vaut mieux que tu repartes dès maintenant… Moi, je vais descendre ici. Je faisais le chemin à pied tous les mois quand j'étais jeune. Il doit me rester assez de jambes pour monter jusqu’à Tendo…

Je le regarde manœuvrer. Les roues arrière patinent sur la piste, soulevant un fin nuage de sable rouge. La Nissan cahote sur la pente, semble se cabrer à l’approche du sommet et disparaît dans la vallée. Le jeune Kanak tourne son regard vers moi et part d’un grand rire.

— Je crois bien qu’on lui a fait peur à ton chauffeur blanc !

Je le toise et hausse les épaules.

— Ce n’est pas toi qui l’impressionnes, c’est seulement que tu as un fusil entre les mains et qu’on voit bien que tu ne sais pas t’en servir.

Il fronce les sourcils et veut riposter, mais la couleur de mes cheveux, les rides sur mon front, mes mains, retiennent ses mots. Il passe la sangle de l’arme à son épaule et contourne le barrage. Son compagnon, assis en tailleur, attise un feu de bois sur lequel chauffe une bouilloire aux flancs noircis. Des crevettes de creek reposent sur un linge. — Pourquoi tu étais dans la voiture du Blanc, grand-père ? Les nôtres ont toujours dû courber l’échine devant eux…

Je détache une feuille de bananier que j’agite devant les braises, ravivant les flammes.

— Qu’est-ce que tu en sais ? Nous n’avons pas tous marché à genoux, et certains Blancs étaient plus respectables que bien des nôtres… L'homme que tu as chassé sans même essayer de l'écouter a soixante-quinze ans, comme moi. Même s’il est blanc, il est tout aussi kanak que toi et moi : il a fait des mois de prison, chez les siens, pour avoir pris ma défense…

— Un Blanc en prison à cause d’un Kanak ? C’est la première fois que j’entends ça ! Et toi, Kali, tu crois que c’est possible?

Kali ne répond pas. Il se contente d’une grimace interrogative et dépose du sucre puis des sachets de thé dans deux verres. Il se décide à me regarder.

— Tu en veux, grand-père?

— Je te remercie, la piste m’a donné soif… Et j’aimerais me reposer avant d’entreprendre la montée jusqu’à Tendo.

Il sort un troisième verre d’une sacoche, l’essuie et le pose devant moi, me tend la boîte de thé, le sucre. Il verse de l’eau dans les verres.

— Wathiock a pêché des crevettes. Tu en mangeras bien quelques-unes avec nous?

J'acquiesce d’un hochement de tête et aspire entre mes lèvres un peu de liquide brûlant. Wathiock vient s’accroupir face à moi.

— Je ne comprends toujours pas comment il a pu être mis en prison à cause de toi…

— Pas à cause de moi : pour moi ! Tu n’arrives pas à y croire, et pourtant il y a beaucoup de choses encore plus surprenantes dans mon histoire…

Kali roule une cigarette entre ses doigts. Il me tend le paquet de tabac, l’étui de papier. Je lui montre ma paume pour décliner l’offre.
Je m’appelle Gocéné, je suis né à Canala mais les hasards de la vie m’ont fait découvrir les hautes vallées de la Hienghène, et c’est là que sont les miens, aujourd’hui. Il y a très longtemps, j’étais alors aussi jeune, aussi nerveux que vous deux, j’ai été désigné par le chef du village, avec une vingtaine de garçons et moitié moins de filles, pour aller à Nouméa. Nous ne savions pas pourquoi… Les soldats nous ont escortés jusqu’à La Foa. Deux jours de marche par la route charretière. Là, des camions nous attendaient. Nous sommes descendus à Nouméa où nous avons rejoint d’autres Kanak venus des îles d’Ouvéa, de Lifou, de Maré… Nous étions plus d’une centaine. On dormait dans un immense hangar à fruits, sur le port, quand le grand chef Boula nous a réveillés pour nous présenter un Français, l’adjoint du gouverneur Joseph Guyon. Il a commencé par nous appeler « mes amis », et tout le monde s’est méfié. Il a rendu hommage à nos pères, à nos oncles qui étaient allés sauver la mère patrie d’adoption pendant la Grande Guerre, avant de nous annoncer que nous partirions dès le lendemain pour l’Europe.

— Ce voyage est la chance de votre vie. Grâce à la Fédération Française des Anciens Coloniaux qui a intercédé auprès de M. le Gouverneur, la Nouvelle-Calédonie tiendra toute sa place au cœur de la prochaine Exposition coloniale. Auprès de vos frères en voie de civilisation, d’Afrique, d’Asie, d’Amérique, vous représenterez la culture ancestrale de l’Océanie. Vous montrerez par vos chants, vos danses, que coloniser ce n'est pas seulement défricher la jungle, construire des quais, des usines, tracer des routes, c'est aussi gagner à la douceur humaine les cœurs farouches de la savane, de la forêt ou du désert…

Nous avons embarqué le 15 janvier 1931, sur le Ville de Verdun. Nous vivions sur le troisième pont, comme des passagers de dernière catégorie. Il faisait trop chaud le jour, trop froid la nuit, et plusieurs d’entre nous ont contracté la malaria lors d’une escale aux Nouvelles-Hébrides. Il y a eu trois morts, si mes souvenirs sont exacts, dont Bazit, un Kanak albinos de Wé. L’équipage a jeté leurs corps à la mer sans nous laisser le temps de leur expliquer qu'on n'aît pour vivre avec les vivants, et qu'on meurt pour vivre avec les morts. Les morts ne peuvent vivre dans l'océan, ils ne peuvent pas retrouver leur tribu… Nous sommes arrivés à Marseille au début du mois d'avril, sous la pluie. Des autocars militaires attendaient sur le quai de la Joliette pour nous conduire directement à la gare Saint-Charles. Je ne connaissais que la brousse de la Grande-Terre, et d'un coup je traversais l'une des plus vastes villes de France… À l'époque je n'étais jamais allé au cinéma. J'avais mal aux yeux à force de les tenir ouverts pour ne rien perdre du spectacle ! Les lumières, les voitures, les tramways, les boutiques, les fontaines, les affiches, les halls des cinémas, des théâtres… Parvenus à la gare, nous n'osions pas

bouger. Nous restions collés les uns aux autres, comme des moutons, effrayés par le bruit, les fumées, les râles de vapeur et les sifflements des locomotives. La fatigue m'a terrassé. Je n'ai presque rien vu du voyage, sauf un moment magique : un peu de neige qui tombait sur le Morvan. Je restais le plus près possible de Minoé. Elle m'était promise, et j'avais fait le serment à son père, le petit chef de Canala, de veiller sur elle.

À Paris, il ne subsistait rien des engagements qu'avait pris l'adjoint du gouverneur à Nouméa. Nous n'avons pas eu droit au repos ni visité la ville. Un officiel nous a expliqué que la direction de l'Exposition était responsable de nous, et qu'elle voulait nous éviter tout contact avec les mauvais éléments des grandes métropoles. Nous avons longé la Seine, en camion, et on nous a parqués derrière des grilles, dans un village kanak reconstitué au milieu du zoo de Vincennes, entre la fosse aux lions et le marigot des crocodiles. Leurs cris, leurs bruits nous terrifiaient. Ici, sur la Grande-Terre, on ne se méfie que du serpent d'eau, le tricot rayé. Et encore… les gamins s'amusent avec. C'est rare qu'il arrive à ouvrir sa gueule assez grande pour mordre ! Au cours des jours qui ont suivi, des hommes sont venus nous dresser, comme si nous étions des animaux sauvages. Il fallait faire du feu dans des huttes mal conçues dont le toit laissait passer l'eau qui ne cessait de tomber. Nous devions creuser d'énormes troncs d'arbres, plus durs que la pierre, pour construire des pirogues tandis que les femmes étaient obligées de danser le pilou-pilou à heures fixes. Au début, ils voulaient même qu'elles quittent la robe-mission et exhibent leur poitrine. Le reste du temps, malgré le froid, il fallait aller se baigner et nager dans une retenue d'eau en poussant des cris de bêtes. J'étais l'un des seuls à savoir déchiffrer quelques mots que le pasteur m'avait appris, mais je ne comprenais pas la signification du deuxième mot écrit sur la pancarte fichée au milieu de la pelouse, devant notre enclos : « Hommes anthropophages de Nouvelle-Calédonie ».

Il y a beaucoup de choses que j'ai vues, là-bas, et d'autres qu'il a fallu que je rêve ou que l'on me raconte, pour comprendre ce qu'on avait fait de ma vie et de celle des miens. L'Exposition coloniale couvrait plus de cent hectares du bois de Vincennes, au-delà des fortifications de Paris. Cent hectares pour célébrer un Empire de douze millions de kilomètres carrés peuplé de cent millions d'habitants ! On avait reconstitué le temple cambodgien d'Angkor-Vat avec ses cinq dômes pareils à de gigantesques thorax d'insectes dorés par le soleil… Il y avait aussi le Gabon, Pondichéry, Karikal, Chandernagor, le Dahomey, les États du Levant, la Cochinchine, l'Oubangui-Chari, la Désirade, Marie-Galante… Un train électrique permettait aux visiteurs de parcourir le monde et d'aller d'un continent à l'autre le temps de fumer une cigarette. Le premier parc zoologique de France, aménagé pour l'occasion, se trouvait un peu à l'écart, en bordure de la route de Saint-Mandé. La direction de l'Exposition, le haut-commissariat, était située à l'opposé, vers la porte de Reuilly, face au pavillon de Madagascar. Je devais y faire irruption quelques temps plus tard, dans des conditions dramatiques que je vous préciserai le moment venu, et me trouver face à M. le haut-commissaire Albert Pontevigne…
Pour l'heure, l'ouverture est imminente et je l'imagine, assis derrière son bureau encombré de papiers… Il est inquiet. Il sait que le moindre incident lui sera directement imputé. Il se lève, fait les cent pas, regarde par la fenêtre, ressasse le discours qu'il doit prononcer devant les représentants de toutes les nations rassemblées à Vincennes. Dans sa tête, il fait rouler les r.

— Un cycle de l'Histoire du monde s'est achevé, qui a vu les heurts et les froissements des races, l'hégémonie de l'une, l'assujettissement des autres. Un nouveau cycle commence qui les verra se rapprocher toutes… Cette Exposition en constitue les prémices…

Il se laisse tomber sur un canapé, avale un verre de porto, allume la radio. Il sourit en fredonnant la marche officielle de la manifestation chantée par Alibert, que diffuse le Poste parisien:
Quittant son pays un p'tit
négro d'Afrique centrale
Vint jusqu'à Paris voir

l'Exposition coloniale
C'était Nénufar, un joyeux
lascar
Pour être élégant c'est aux
pieds qu'il mettait ses
gants
Netmfar, t'as dur'tard
mais t'es un p'tit rigolard
T'es nu comme un ver, tu
as le nez en l'air
Et les ch'veux en paille de
fer…

Il tourne le bouton des fréquences, l'aiguille glisse derrière la vitre du tableau, accrochant les ondes émises par tous les pays présents dans le bois de Vincennes. L'indicatif d'un lointain journal d'informations capte son attention. Il oriente l'antenne pour atténuer les interférences.
— Chers auditeurs, bonjour. Comme chaque semaine, Radio Tunis est heureuse de vous proposer La Voix du Protectorat, présenté par Charles des Embruns. C'est demain, 2 mai 1931, que le président de la République française, M. Gaston Doumergue, inaugurera l'Exposition coloniale, en compagnie du maréchal Louis Hubert Gonzalve Lyautey. Tout est fin prêt, les musées, les salles de cinéma, les nouvelles stations de métro, le parc zoologique de Vincennes. La Tunisie est bien entendu l'une des attractions majeures, avec la reconstitution de ses palais, de ses jardins, de ses minarets…

On cogne à la porte.

Il baisse le volume et range le verre, la bouteille de porto, dans le buffet sur lequel est posé le récepteur radio.

— Entrez.
Les lames du plancher grincent sous le poids d'un gros homme d'une trentaine d'années qui avance tête baissée. Albert Pontevigne le toise.

— Ah, c'est enfin vous, Grimaut ! Cela fait bien deux heures que je vous ai fait demander… Que se passe-t-il avec les crocodiles ? J'ai fait le tour du parc ce matin, avant de venir au bureau, je n'en ai pas vu un seul dans le marigot…

Grimaut commence à transpirer. Il baisse les yeux.

— On a eu un gros problème dans la nuit, monsieur le haut-commissaire… Personne ne comprend ce qui a bien pu se passer…
i
— Cessez donc de parler par énigme ! Où sont nos crocodiles ?

— Ils sont tous morts d'un coup… On pense que leur nourriture n'était pas adaptée… À moins qu'on ait voulu les empoisonner…
L'administrateur reste un instant sans voix, puis il se met à hurler. Grimaut déglutit douloureusement.
— Morts! Tous morts! C'est une plaisanterie… Qu'est-ce qu'on leur a donné à manger? De la choucroute, du cassoulet? Vous vous rendez compte de la situation, Grimaut? Il nous a fallu trois mois pour les faire venir des Caraïbes… Trois mois! Qu'est-ce que je vais raconter au président et au maréchal, demain, devant le marigot désert? Qu'on cultive des nénuphars? Ils vont les chercher, leurs crocodiles, et il faudra bien trouver une solution… J'espère que vous avez commencé à y réfléchir…
L'adjoint a sorti un mouchoir de sa poche. Il se tamponne le front.

— Tout devrait rentrer dans l'ordre au cours des prochaines heures, monsieur le haut-commissaire… J'aurai une centaine de bêtes en remplacement, pour la cérémonie d'ouverture. Des crocodiles, des caïmans, des alligators… Ils arrivent à la gare de l'Est, par le train de nuit…

— Gare de l'Est ! Et ils viennent d'où ?

Grimaut esquisse un sourire.

— D'Allemagne…

— Des sauriens teutons ! On aura tout vu… Et vous les avez attrapés comment vos crocodiles, Grimaut, si ça n'est pas indiscret ?

L'adjoint se balance d'un pied sur l'autre.

— Au téléphone, tout simplement. Ils viennent de la ménagerie du cirque Höffner, de Francfort-sur-le-Main. C'était leur attraction principale, depuis deux ans, mais les gens se sont lassés. Ils cherchaient à les remplacer pour renouveler l'intérêt du public, et ma proposition ne pouvait pas mieux tomber…

Albert Pontevigne fronce les sourcils.
—Une proposition ? J'ai bien entendu… J'espère que vous ne vous êtes pas trop engagé, Grimaut.

— Je ne pense pas… En échange, je leur ai promis de leur prêter une trentaine de Canaques. Ils nous les rendront en septembre, à la fin de leur tournée.

Wathiock taille une branche avec laquelle il pique trois crevettes de creek écarlates qui suent leur eau sur les braises. Il me les tend.

— Ce n'est pas une histoire vraie, grand-père…

— Attends de l'avoir écoutée jusqu'à la fin. J'ai refait mille fois chaque pas de ces journées-là en promenant mon regard sur de vieux numéros de L'Illustration, en suivant le tracé des rues sur des plans de Paris…

Je détache la tête et j'aspire le corail liquide. La carapace craque sous mes doigts, dégageant la chair blanche. Un couple de perruches babille sur une branche de la fougère arborescente, près du drapeau de Kanaky.

Il ne faisait pas beau, le matin de l'inauguration. Le cortège officiel a effectué sa visite au pas de charge. Et comme le maréchal Lyautey s'était attardé au pavillon du Maroc, en souvenir de ses conquêtes, on a écourté la découverte du nouveau parc zoologique. Le président Doumergue avait un faible pour les pachydermes et les otaries. Il n'est même pas passé devant la fosse aux lions, le village des cannibales kanak et le marigot des crocodiles germains !

Nous avons juste eu droit à la fanfare de la Garde républicaine qui a fait le tour des allées à cheval. À midi, le beau temps était revenu, et les curieux ont commencé à défiler de l'autre côté des grilles, des familles en goguette venues de toutes les provinces de France, les rangs serrés des enfants des écoles, des religieuses en cornette menées par la mère supérieure, une délégation de saint-cyriens coiffés de leur casoar. On nous jetait du pain, des bananes, des cacahuètes, des caramels… Des cailloux aussi. Les femmes dansaient, les hommes évidaient le tronc d'arbre en cadence, et toutes les

cinq minutes l'un de nôtres devait s'approcher pour pousser un grand cri, en montrant les dents, pour impressionner les badauds.

Nous n'avions plus une seule minute de tranquillité, même notre repas faisait partie du spectacle. Quand les heures sonnaient au clocher de Notre-Dame-de-Saint-Mandé, dix d'entre nous étaient obligés, à tour de rôle, de grimper à des mâts, de courir, de ramper, de lancer des sagaies, des flèches, des javelots. Au milieu de l'après-midi, le chef des gardiens est entré dans l'enclos, suivi de six de ses hommes. Il tenait une liste à la main et passait près de nous en criant des noms.
—Wakoca, Kopéou, Wadigat, Thagete, Karembeu, Pizizam, Catorine, Kicine, Minoé…
Ceux qui étaient appelés devaient entrer dans la grande case, et nous pensions qu'ils avaient gagné le droit d'aller se reposer. En s'inclinant pour franchir la porte basse, Minoé s'est retournée et m'a fait un sourire.
Le chef venait tout juste de replier son papier quand ça s'est mis à crier du côté des crocodiles. Quelqu'un agitait vigoureusement la grille du passage de service.
—Gardien, ouvrez donc cette porte!
L'un des hommes s'est précipité pour débloquer la serrure et Grimaut, l'adjoint du haut-commissaire, s'est dirigé droit sur le chef en soufflant.
—Alors? Où est-ce que vous en êtes?
Il a tapoté, satisfait, la poche dans laquelle il venait de glisser la liste.
— Tout est normal, monsieur Grimaut. J'ai regroupé ceux que vous avez choisis. Ils attendent, là, dans la hutte. Ils sont assez nerveux, surtout les plus jeunes…
— Vous ne leur avez rien dit, au moins?
— Ne vous inquiétez pas, je connais mon travail. Je leur ai simplement conseillé de préparer leurs affaires…
À ce moment-là, une interminable délégation de députés, de maires, de sénateurs, de conseillers généraux, tous ceints de leur écharpe tricolore, s'est mise à serpenter dans les allées du parc. Le cortège était scindé par groupes de provinces, précédé chacun d'une dizaine de couples en habits traditionnels. Pêcheurs et lavandières de Provence, Alsaciennes en coiffe, chapeau rond des Bretons, gueules noires casquées, Auvergnats en sabots, béret rouge et fifrelin des Basques… Les gardiens nous ont repoussés vers les pirogues, les mâts, l'aire du pilou-pilou, et j'ai simplement vu le dos du haut-commissaire adjoint quand il pénétrait à son tour dans la grande case. Il a fermé la porte. On m'a raconté plus tard que les gardiens ont obligé les nôtres à s'asseoir. Grimaut se tenait à la poutre de bois de cocotier, les pieds sur l'emplacement du feu. Il s'est essuyé le visage, s'est raclé la gorge.
— Bonjour, mes amis… Je suis venu vous chercher pour vous faire visiter Paris… Nous ne pouvons pas emmener tout le monde d'un seul coup, il faut bien que certains restent afin de représenter dignement la Nouvelle-Calédonie dans cette grandiose Exposition coloniale… Un autobus vous attend derrière le parc pour vous conduire à Notre-Dame, à l'Arc de triomphe, au Sacré-Cœur, à la tour Eiffel. N'oubliez pas votre paquetage. Je vais vous demander de me suivre…
Ueken, un petit chef de Chépénéhé, s'est levé en tendant son baluchon.
— Nous allons vous suivre, monsieur, puisque vous nous le demandez… Mais nous n'avons pas besoin de prendre nos bagages pour visiter Paris…
Grimaut n'a pas eu le temps de répondre. Le gardien-chef est venu se placer près de Ueken et l'a pris par l'épaule.
— On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est que Paris ! La ville, sans compter la banlieue, c'est dix fois plus d'habitants que tout ton île… Il faut des jours et des jours pour en faire le tour. Allez, on y va. Il ne faut pas perdre de temps. En route!
Quand ils sont sortis de la case, je me trouvais à l'autre bout du village kanak. Je brandissais un casse-tête bec d'oiseau pour faire semblant d'attaquer Badimoin, mon meilleur ami, un cousin de Minoé. Il parait les coups à l'aide d'un panneau de bois recouvert d'éclats de nacre qui capturaient les rayons de soleil. L'un de nos frères se laissait glisser du haut du mât où il s'était juché pour décrocher des noix de coco vides. Il se précipita vers nous et vint se placer entre ma massue de jade et le bouclier.

— Gocéné, tu as vu, là-bas? Ils les font sortir par la petite porte de la case, à l'arrière… Tu sais où ils les emmènent?
J'ai jeté mon arme à terre, et je me suis mis à courir pour les rejoindre avant qu'ils ne franchissent la clôture. Les gardiens faisaient un rempart de leurs uniformes. J'ai essayé de les écarter mais ils m'ont repoussé en riant.
— Laissez-moi passer… Je veux sortir…
Leur chef se tenait de l'autre côté de la grille.
Il a fermé la porte à double tour puis il a agité le trousseau de clefs à hauteur de mes yeux.
— Ne t'inquiète pas, tu feras partie du deuxième voyage !
Mes mains se sont accrochées aux barreaux. J'ai hurlé:
— Minoé! Minoé!
Je l'ai vue qui s'écartait de la file, dans le chemin. Elle a échappé aux gardiens et est venue se coller à la grille. J'ai senti son souffle sur ma peau.
— Où est-ce qu'ils vous emmènent?
Elle a eu le temps de prononcer: «À Paris.» Ils m'ont obligé à lâcher prise en me tapant sur les doigts. Deux surveillants l'ont saisie à bras-le-corps pour la porter jusqu'au camion jaune et vert stationné au bout de l'allée, derrière le marigot des crocodiles. Elle se débattait. Je l'entendais crier, malgré les mains qui la bâillonnaient.
— Gocéné! Ne me laisse pas… Gocéné, j'ai peur…
— Lâchez-la!
La rage s'est emparée de moi. J'ai regretté d'avoir jeté dans le sable mon casse-tête bec d'oiseau à bout de jade. Je me suis précipité sur les uniformes, les poings dressés. Ils n'attendaient que cela pour sortir leurs gourdins et me frapper sur les épaules, la tête. J'ai réussi à m'agripper à l'un des surveillants, à m'en servir comme d'un bouclier. J'avançais en le tenant par la gorge. Je montrais les dents, comme ils nous avaient appris à le faire pour impressionner les visiteurs. Ils avaient formé le cercle et riaient.
— Mais c'est qu'il mordrait, le cannibale!
L'un des gardiens s'était faufilé derrière moi, et quand j'ai pris conscience de sa présence, il était trop tard. La matraque s'est abattue sur ma nuque. Je suis tombé sur les genoux, à demi assommé. J'ai rassemblé toutes les forces qui me restaient pour nemporté par le courant et dont l'eau, déjà, alourdissait le corps. Les cris de Minoé m'arrivaient par intermittence, dans une sorte de brouillard sonore. J'ai voulu crier, mais je n'ai même pas réussi à ouvrir les lèvres, ma langue pesait plus lourd qu'un galet. Leurs ombres fluctuantes se hissaient dans le camion jaune et vert dont le moteur tournait au ralenti. Elles glissaient derrière les vitres, se cassaient en deux sur les banquettes de bois. Tout se tordait, les arbres, les corps, le camion. Je voyais un grand navire, mais les marins criaient : « Allez ! monte dans l'autobus… Toile costaud avec ton sac, va au fond… Tu entends ce que je dis ? Allez, plus vite que ça… » L'eau ruisselait devant mes yeux. Je ne savais pas que c'étaient mes larmes. Minoé, je suis trop faible. Le requin blanc, le grand ancêtre qui protège ton clan, va venir à ton secours. Aie confiance en lui, Minoé… La force et le courage m'ont quitté… Je ne peux tenir la promesse faite à ton père, le chef.e pas fermer les yeux. Je luttais comme un nageur emporté par le courant et dont l'eau, déjà, alourdissait le corps. Les cris de Minoé m'arrivaient par intermittence, dans une sorte de brouillard sonore. J'ai voulu crier, mais je n'ai même pas réussi à ouvrir les lèvres, ma langue pesait plus lourd qu'un galet. Leurs ombres fluctuantes se hissaient dans le camion jaune et vert dont le moteur tournait au ralenti. Elles glissaient derrière les vitres, se cassaient en deux sur les banquettes de bois. Tout se tordait, les arbres, les corps, le camion. Je voyais un grand navire, mais les marins criaient : « Allez ! monte dans l'autobus… Toile costaud avec ton sac, va au fond… Tu entends ce que je dis ? Allez, plus vite que ça… » L'eau ruisselait devant mes yeux. Je ne savais pas que c'étaient mes larmes. Minoé, je suis trop faible. Le requin blanc, le grand ancêtre qui protège ton clan, va venir à ton secours. Aie confiance en lui, Minoé… La force et le courage m'ont quitté… Je ne peux tenir la promesse faite à ton père, le chef Waito de Canala, de ne pas te quitter du regard… Minoé…

Le moteur a rugi, le camion s'est éloigné. J'ai vacillé, et l'obscurité a envahi ma vie. Une voiture s'annonce au loin. La main de Kali se referme sur le canon de son fusil. Wathiock incline la tête en arrière pour boire les dernières gouttes épaisses de sucre. Ils se lèvent, me font signe de les suivre à l'abri de la carrosserie japonaise. Il pose son arme sur le toit de la cabine.

— Les gendarmes ne vont pas tarder à venir rôder dans le secteur…

Ce ne sont que des curieux, venus d'un village voisin. Ils observent le barrage depuis la crête. Ils crient des mots que le vent déforme, et font demi-tour en klaxonnant. Quand, au bruit de la mécanique, il est certain qu'ils se sont bien éloignés, nous reprenons nos places près du feu. Le feulement rauque d'un tigre me sortit de ma torpeur. Je pris appui sur les coudes pour détacher mon dos de la natte qui recouvrait le sol. La douleur raidissait mes épaules qu'on avait enduites d'un liquide poisseux. Tout autour de la case, les animaux encagés se répondaient dans la nuit. Vagissements des crocodiles au milieu des clapotis, rugissements proches des lions surpris dans leur sommeil par les pétards des feux d'artifice, barrissements des éléphants d'Asie, ululements de chouettes insomnies, ricanements sournois des hyènes tachetées… Je croyais même entendre, sur le sol, les bruits d'écailles, les reptations des bêtes molles, des insectes velus… Une ombre me frôla.

— Qui est-ce ? C'est toi, Badimoin?

Le cousin de Minoé vint s'agenouiller près de moi. Il faisait partie de la maison du petit chef de Canala et connaissait mieux que moi tous les chemins coutumiers. Il me tendit un bol empli d'eau que je vidai goulûment.

—Ils nous ont battus, et les femmes aussi, quand nous sommes venus à ton secours. Nekoua a mâché des racines de kava et des feuilles de renkaru pour te faire un pansement…

Je me suis relevé pour lui parler à l'oreille.

—Chut… écoute-moi, Badimoin. Il faut que je retrouve Minoé. Je ne pourrai plus jamais retourner sur la terre de mes ancêtres si je l'abandonne. Elle m'a dit qu'on les emmenait à Paris. Je dois y aller, dès cette nuit. Je marcherai dans toutes les rues, entrerai dans toutes les maisons et je reviendrai avec elle… J'ai besoin de l'argent collecté dans la tribu…

Il a posé sa main sur mon bras. J'ai enterré les billets près de la porte, sous un des poteaux sculptés de tour de case. Je vais les chercher à une seule condition…

—Laquelle?

—Tu as fait la promesse à Waito de veiller sur elle, et moi j'ai le devoir de veiller sur vous deux… Je viens avec toi, Gocéné.

Nos chuchotements réveillaient les dormeurs, on se retournait sur les nattes. Badimoin laissa filer les heures avant d'aller creuser la terre sous le masque de bois tandis que je rassemblais des vêtements de ville. Je l'ai rejoint en avançant à quatre pattes, et c'est comme des voleurs que nous avons franchi la porte de la case. Des nuages effilochés voilaient une petite moitié de lune qui diffusait une clarté gris-bleu sur le village kanak. Je savais marcher dans l'ombre, mettre mes pas dans ceux des bêtes pour effacer mes traces, me confondre avec l'écorce, éviter que le vent ne porte à l'ennemi l'odeur de ma peau. Je savais la forêt, je savais l'océan. Tout autour, les animaux s'étaient tus. Quelques grognements, quelques bruissements d'ailes se mêlaient aux agitations du feuillage, à la rumeur proche des faubourgs, au halètement d'un train vers Paris-Bercy. En silence, nous avons gagné l'abri

d'une haie de troènes que nous avons longée jusqu'au terrain où ils avaient dressé les cibles du lancer desagaies. Badimoin s'est porté à ma hauteur.

— Pourquoi tu vas par là, Gocéné? Les grilles sont trop hautes et, en plus, il y a la cabane des gardiens. Il vaudrait mieux rebrousser chemin.

— Non, regarde bien. C'est l'endroit le plus touffu, le moins à découvert. Je suis allé y rechercher un javelot, cet après-midi. Dans le recoin, j'ai vu un arbre tordu dont une branche maîtresse passe au-dessus des piques de la clôture et du chemin qui longe le marigot des crocodiles. Je suis certain qu'on y grimpe plus facilement que sur les cocotiers ou les bananiers de Canala… Nous avons progressé, de bosquets en taillis, contourné le chalet de bois où dormaient les hommes de garde. Le tronc de l'orme, noueux, offrait des prises à l'escalade. Parvenu à la naissance de la fourche, je m'y suis installé pour aider Badimoin à grimper. Nous avons commencé à ramper sur la branche inclinée, perdus dans la ramure. J'atteignais presque la frontière métallique du village kanak quand ma tête a heurté des rameaux qui retenaient un nid. Les oiseaux assoupis sont tombés comme des pierres autour de moi, avant de déployer leurs ailes en poussant des cris perçants. Je me suis figé, le corps collé aux nervures du bois, me retenant de respirer. Badimoin m'a imité. La porte du chalet s'est ouverte sur un gardien dépenaillé. Il a levé sa lampe lourde vers les branchages, donnant naissance à un véritable théâtre d'ombres vacillantes. — Tu vois quelque chose, Yvon? — Pas vraiment… À mon avis, c'est un chat qui fait chier les pigeons… — Fais gaffe à ce qu'ils ne se vengent pas en te chiant dessus! Il a haussé les épaules, posé sa lanterne dans l'herbe pour venir se soulager contre notre arbre, puis il est rentré. La lumière s'est éteinte, une éternité plus tard. Nous avons repris notre progression et, parvenu à l'aplomb du chemin, je me suis laissé pendre dans le vide. J'ai sauté et roulé immédiatement derrière un arbuste. Badimoin s'est lancé dans la nuit à ma suite. Il fallait maintenant longer le village, à distance, et retrouver l'endroit où stationnait le camion jaune et vert. Je marchais sur le sol spongieux du sous-bois quand, devant moi, un froissement d'herbes a retenu mon pas. Je me suis penché en écarquillant les yeux. Un crocodile de petite taille, qui avait dû se faufiler à travers le grillage, me regardait fixement. Ignorant sa présence, Badimoin m'a dépassé et son allure décidée a fait fuir le gros lézard. Nous avons laissé derrière nous la grande case et sa sculpture faîtière qui se découpaient en ombres sur le ciel gris. Je me suis arrêté au bout du chemin, devant une place ronde d'où partaient trois routes goudronnées. — C'est d'ici qu'ils sont partis… Le camion était arrêté près de ce platane. Badimoin s'est baissé pour ramasser des bribes de nacre échappées d'un collier brisé. Elles brillaient dans sa paume tendue vers le carrefour. — Tu sais quelle route ils ont prise? — Non… Je regardais sans voir. Tout dansait devant mes yeux… Le monde se tordait, comme au milieu d'une tornade. Ils les emmenaient à Paris… Cette route s'enfonce dans les bois, celle-ci va vers le grand lac pour en faire le tour… Seule la dernière nous conduit dans la direction de la ville, des lumières… Viens, le jour ne va pas tarder à se lever… Nous avons traversé une immense clairière bordée de pavillons des colonies que surplombait la flèche de la mosquée de Djenné. Des Africains se lavaient, torsenus, à l'eau d'un bidon posé sur la pelouse devant leur paillote. Les dômes ouvragés du temple d'Angkor nous servaient de point de repère. Nous baissions la tête, la casquette enfoncée jusqu'aux yeux, en croisant les groupes de curieux qui se promenaient le long des vitrines des maisons de La Réunion, de la Guyane, des Indes françaises, de la Côte des Somalis. Les manèges de la fête foraine étaient au repos, de l'autre côté des voies du train circulaire. Un grand bâtiment blanc à colonnades occupait toute la droite de l'esplanade de Reuilly. Badimoin la traversait en courant, pour se réchauffer, lorsqu'une voiture a surgi de nulle part, lancée à pleine vitesse. Les pneumatiques ont glissé sur les pavés luisants, l'auto a fait une embardée pour l'éviter, et s'est arrêtée à quelques mètres, près d'une mappemonde où les possessions françaises dessinaient de larges taches rouges. Le chauffeur a fait pivoter un petit carré rectangulaire. Il a détaillé Badimoin qui ne se remettait pas encore de sa peur, et s'est mis à hurler. — Tu ne peux pas faire gaffe, le chimpanzé! Tu descends de la liane ou quoi… Tu te crois encore dans la brousse? Une femme s'est mise à rire, à l'arrière, puis la voiture a filé vers les fortifications en crachant des nuages de fumée. J'ai pris Badimoin par l'épaule. — Tu vois, on fait des progrès : pour eux, nous ne sommes pas des cannibales mais seulement des chimpanzés, des

mangeurs de cacahuètes. Je suis sûr que quand nous serons arrivés près des maisons, là-bas, nous serons devenus des hommes.

Nous sommes entrés dans la ville. Une jungle de pierre, de métal, de bruit, de danger. Les publicités électriques, les lumières des candélabres, des restaurants, les phares des autos transformaient la nuit en jour. Un véritable fleuve automobile nous séparait encore de Paris, et nous ne savions comment le franchir sans risquer notre vie. Nous avons failli mourir mille fois au cours de ces quelques premières heures de liberté. J'ignorais jusqu'à la signification des mots « passage clouté », « feu tricolore » ! Le fleuve suspendait son cours de manière incompréhensible, pendant quelques instants, et il suffisait que nous nous décidions à le traverser pour que les moteurs se remettent à rugir. Cela faisait bien vingt minutes que nous étions rejetés sur le trottoir, comme des naufragés sur un rivage hostile, quand un groupe de fêtards s'est annoncé en braillant. Ils étaient trop saouls pour s'enquérir de qui nous étions. Ils ne se sont même pas aperçus que nous avions emprunté leur sillage et ont passé le boulevard en marchant au pas sur le rythme d'une chanson que les haut-parleurs de l'Exposition nécessitaient de diffuser. L'un d'eux a même posé son bras sur mon épaule pour entonner le refrain.

Qu'est-ce que t'attends pour aller aux Colonies ?
En Afrique, en Asie, chez l'Rajah ou l'Sultan…
Les serpents c'est moins méchant
Qu'ta femme qui gueule tout l'temps…
Nous nous sommes séparés au coin de la rue Claude Decaen, et ils ont continué à chanter jusqu'au pont de la ligne de petite ceinture. Leurs cris se sont noyés dans le raffut d'un train, sur les poutrelles.

— Tu sais où on doit aller maintenant, Gocéné?

Je me suis retourné pour contempler le carrefour. Un autocar jaune et vert venait juste de stopper devant une guérite. Je le montrai à Badimoin.
—Les gardiens les ont fait monter dans un camion semblable à celui-ci… Il va nous y conduire. Je m'apprêtais à affronter une nouvelle fois le fleuve métallique. Badimoin m'a retenu.
—Attends…il y en a un autre qui roule en sens inverse, et encore un, là, qui tourne dans la petite rue… Et puis là-bas, deux qui se croisent…
La fatigue, le découragement m'ont envahi d'un coup. Mon dos a glissé le long d'un réverbère, et je me suis retrouvé assis sur le trottoir, les genoux en angle, la tête entre les mains. J'essayais de remettre de l'ordre dans mes idées quand deux notes obsédantes sont nées dans le lointain… Elles prenaient de l'ampleur à chaque seconde, saturant mon univers sonore, au point de l'occuper tout entier. Je me suis redressé.
—Tu entends? C'est la police qui aproche… Ils ont dû s'apercevoir de notre fuite… On ne peut pas rester là. Il faut aller se cacher.
Nous avons dévalé la petite rue bordée de maisons basses précédées de jardinets, avec en point de mire la gare de ceinture. Un peu plus loin, après le pont où avaient disparu les chanteurs, les premiers immeubles faisaient un rempart contre la clarté naissante. Nous nous sommes jetés dans une ruelle aux pavés disjoints, attirés par la musique qui venait d'un café. Il a fallu calmer les battements du cœur, le souffle, arranger nos coiffures, nos vêtements avant d'oser pousser la porte vitrée. Nous sommes demeurés un bon moment dans l'entrée, entre une montagne de casiers à vin et un perroquet surchargé de manteaux, de vestes, de chapeaux. Cela faisait longtemps que nous n'avions pas eu aussi chaud. Un vieillard juché sur un tabouret haut jouait de l'accordéon en sourdine. L'un des serveurs, un plateau garni de bouteilles, de verres et d'assiettes vides en équilibre sur la paume, a fini par s'approcher de nous. Il a toisé Badimoin de la tête aux pieds, et son regard est remonté le long de mon corps.
—Bonjour, messieurs…C'est seulement pour boire ou pour manger?
C'était la première fois que nous pénétrions dans un restaurant blanc, et celui-là, en plus, ne se trouvait pas n'importe où, mais à Paris!